

2. Robert et Denise sont dans un bateau...

Je n'ai jamais plus recherché d'emploi stable après mon licenciement. Depuis, je cours le monde et je vis d'expédients, en faisant des piges d'infographiste. J'ai encore sur mon compte les trois mois de salaire que j'ai touchés avec mon mois de préavis, quand j'ai quitté la boîte en claquant la porte. Ce que personne n'a entendu, occupés qu'ils étaient à faire péter le champagne.

Bref, c'est la galère. Si mon but dans la vie avait été d'atteindre une retraite heureuse, comme les Martin dont il va être question dans les lignes suivantes, c'était raté.

Comme cadeau de départ en retraite, les Martin reçurent un bon pour une croisière dans l'océan Indien. Cela leur fit un choc car ils ne s'attendaient pas à ce genre de cadeau. Ce n'était pas ce qu'ils avaient laissé paraître comme goût en matière de loisirs durant toute leurs carrières.

Cependant, pour le Comité d'Entreprise, c'était un cadeau royal mais économique : il y avait une remise de cinquante pour cent pour le deuxième passager.

Issus d'une classe moyenne, mais peut-être moins moyenne que la mienne qui est très très moyenne, Robert et Denise Martin avaient passé leur vie à escalader l'échelle des catégories socio-professionnelles dont ils avaient appris les codes, échelon par échelon.

Se tenir à table avec un Chief Executive Officer sortant de Polytechnique ou de HEC demande des connaissances autres que professionnelles. Je ne dis pas qu'ils s'étaient farci des heures d'Opéra Bastille, de Comédie Française ou d'expositions, sans parler des cours d'œnologie, uniquement pour tenir le crachoir pendant les dîners avec des managers mais cela avait aidé.

Si, au début, ils sortaient en ville comme on va en cure et se précipitaient sur les critiques pour savoir quoi penser de ce qu'ils avaient vu et comment le dire, ils avaient tellement et si bien travaillé le sujet qu'ils avaient fini par y prendre goût et en étaient arrivés à prévoir la plupart des critiques avant même qu'elles ne parussent.

Bref, ils s'étaient cultivés in-vitro, ce que je n'avais pas jugé utile de faire, et c'était tout à leur honneur.

Alors une croisière avec cinq mille personnes et la danse des canards, ça faisait tache.

Mais de là à repousser le calice, il y avait un pas qu'ils ne franchirent pas. Puisqu'on les y obligeait, ils décidèrent de se faire violence en acceptant la danse des canards. D'un autre côté, il l'avait dansée, cette putain de danse, et ils n'en avaient pas gardé qu'un mauvais souvenir.

Puis en fouillant bien les catalogues du voyageur, ils mirent en évidence les concerts, les conférences, le cinéma Art et Essai, le spa, la salle de gym, toute une panoplie d'activités culturelles et sportives qu'ils soulignèrent à leur entourage comme s'ils voulaient se faire pardonner le plaisir qu'ils commençaient à ne plus pouvoir cacher.

Le départ se faisait à Dubaï, dans le golfe persique. Les Martin se firent transporter luxueusement de l'aéroport de Roissy à celui de Dubaï où ils furent étonnés de se voir conduits vers un immeuble de quinze étages derrière lequel devait se trouver le port.

– Quel dommage ! dit Denise, voir planté cet immeuble juste là, ça gâche la vue !

– Ce doit être la douane et le service de l'immigration ! assura Robert qui avait voyagé.

C'est quand ils s'avisèrent que l'on y accédait par une passerelle qu'ils comprirent que cet immeuble était tout bonnement le « Belétron », leur navire de croisière de luxe. Ils y pénétrèrent, en ouvrant des yeux effarés, intimidés par l'accueil obséquieux d'un officier qui les confia à une hôtesse au visage balafré d'un sourire de bienvenue, après avoir vérifié leurs passeports et leur avoir remis leurs cartes d'accès à tout ce à quoi il leur était permis d'accéder.

– Oubliez tous vos soucis, nous nous chargeons de tout !

Je passerai donc sur les déambulations dans les couloirs, le long des coursives, les montées d'escaliers et les ascenseurs, baignés de la musique appropriée, qui transformèrent les timides et quasiment honteux apprentis croisiéristes qu'ils étaient en montant à bord, en ces globe-trotters au pas assuré, à qui il ne fallait pas en compter, qui arrivèrent devant la porte de leur cabine que leur hôtesse leur ouvrit en s'effaçant jusqu'à la transparence.

Sans même avoir envie de résister, ils étaient redevenus les gens aux goûts simples, je n'ai pas dit les blaireaux, sur la tête desquels ils s'étaient acharnés à rebondir pour s'élever pendant des années.

– Oubliez tous vos soucis, nous nous chargeons de tout

Sur le pas de la porte, les Martin se figèrent sur place. On ne s'était pas foutu de leur gueule ! C'est la remarque que leurs regards de connivence échangèrent tandis qu'ils se pinçaient les lèvres pour ne pas hurler leur joie.

Allez, je vous la laisse à trente mètres carrés, cette foutue carrée ! Contre des parois lambrissées de bois des îles, un lit de plus de deux mètres de large faisait face à un secrétaire pour poser ses clefs, son courrier ou son dentier. Des spots lumineux doux, chauds et tamisés baignaient la cabine. Une moquette moelleuse et lascive vous menait vers une porte-fenêtre encadrée de deux baies qui s'ouvrait sur un balcon.

Les Martin se sentirent devenir importants et précieux. Ils se sentaient même devenir les auteurs et seuls responsables de cet apex de bonheur. Cette croisière, ce navire, toute cette technologie concrétisée dans cette cabine, c'est comme s'ils les avaient hérités par leur propre mérite d'une civilisation qui s'était épanouie pendant douze mille ans depuis le paléolithique supérieur, dans le seul but d'en faire franchir le seuil à Robert et Denise. Alors, donner un pourboire à l'hôtesse, il n'en était pas question.

Comme des hamsters colonisant leur cage ils investirent leur domaine. Ils découvrirent les recoins, les placards, la salle de bain, poussèrent des « oh ! », des « ah ! », des « viens voir un peu ça ! » et faillirent même dire « putain ! », tant leur émerveillement était grand. Seul un contrôle de soi laborieusement acquis les en dissuada et les retint de trampoline sur le lit ou de se rouler par terre.

Ils investirent la place avec gloutonnerie. Robert mit son caméscope en batterie pour en garder pour plus tard. Ils avaient toujours mis de côté, ils n'allaient pas commencer à gaspiller. Denise prenait des selfies à en avoir des ampoules tandis que Robert immortalisait les selfies avec son smartphone.

Encore un peu de honte, quand même ? Encore un peu mais elle se dissolvait dans leur enthousiasme frénétique à occuper leur nouvelle niche : ils étaient ici chez eux, ils ne l'avaient pas volée, ils avaient trimé toute leur vie, ce n'était qu'un juste retour des choses.

C'est grisés, et pourquoi ne pas dire ivres, c'est donc ivres de luxe qu'ils répondirent à l'appel onctueux et feutré invitant les passagers de la classe Prestige à se présenter au salon Lotus où une collation leur serait servie, afin de faire connaissance des officiers du bord et, accessoirement, de l'équipage.

Vais-je passer sous silence cette glissade vers la goinfrie qui, de jour en jour, les amenait à juger de la qualité d'un menu

au volume du potentiel de rab gratuit puis, toute honte bue, à terminer les bouteilles abandonnées sur les tables voisines ?

Raconterai-je qu'ils firent la queue devant les buffets où ils s'étaient lancé le défi de goûter à tout, le caméscope en batterie pour immortaliser ce qu'on leur proposait ?

Il n'y avait pas de temps mort : quand ils ne mangeaient pas, ils filmaient ce qu'ils allaient manger. Quand ils avaient mangé, ils se filmaient faisant la queue aux buffets. Pour occuper le temps où ils ne faisaient rien d'autre que mastiquer, un animateur présentait des fantaisistes payés pour les faire rire, ce qui leur secouait l'estomac et favorisait la digestion.

Les jours passèrent et ils ne parvenaient pas à s'ennuyer. Ils passaient de la salle à manger à la salle de sport, de la piscine au salon de bronzage. La revanche méritée d'une vie laborieuse. On allait de fête en fête, on bouffait, on riait on dansait à la queue leu leu, on participait à des jeux où il n'y avait pas de perdant et au terme desquels on revenait vers sa table essoufflé et moite malgré la clim pour s'en jeter un derrière la cravate, Madame Martin faisant reluire sa quincaillerie joaillère, elle qui avait rarement eu l'occasion de l'exposer dans son quotidien ordinaire.

Parfois, lorsque la honte remontait des profondeurs abyssales où elle était censée restée engloutie, ils allaient écouter un concert ou une conférence comme on va à confesse, pour se rappeler qu'ils n'étaient pas uniquement des fêtards. Ils en revenaient cultivés de frais, l'air pénétré de ceux qui ont une dimension cachée derrière la plate façade de leur vie de divertissement.

Mais à quoi sert le bonheur dans un monde où tout le monde est heureux ? Même le personnel de bord affichait un sourire lumineux qui faisait envier leur métier.

– Ils ont vraiment un boulot royal ! disait Robert, voilà un truc que j'aurais aimé faire ! Oh, pas pour toute la vie ! Mais quand

j'étais jeune, pour voir le monde... Et les pourboires en dessous de table qu'ils doivent se faire...

Des pourboires, justement, eux n'en donnaient jamais. À la réunion d'information, on leur avait dit de n'en rien faire mais ils se doutaient bien qu'ils devaient être les rares à respecter cette consigne. Chez les Martin, on était respectueux des consignes.

– Tu as remarqué qu'il n'y a pas de français parmi le personnel ! dit Robert à Denise, trop timorés pour tenter l'aventure !

– Ils préfèrent le confort du chômage ! compléta Denise.

Pourtant, faire le ménage, laver la vaisselle, servir à table sur un bateau de croisières de luxe, c'étaient quasiment des vacances, pour quelqu'un sans formation particulière. Logé avec vue sur mer, nourri, transporté dans des contrées paradisiaques, que demander de plus. Et payé, par-dessus le marché !

– À ce propos, dit Denise, où sont-ils quand ils ne travaillent pas ? On ne les voit jamais sur le pont fumer une cigarette !

– ... Dans leurs cabines. Tout en bas, au ras de l'eau...

– ... Mais s'ils ouvrent les hublots ? Il n'y a pas l'eau qui rentre ?

– Ils ne peuvent pas les ouvrir ! Ils sont verrouillés ! C'est climatisé !

– De toute façon, ils sont là pour travailler, pas pour regarder la mer... Mais quand même, ils ne descendent pas dans leur cabine pour faire leur pause !

– Ils doivent avoir des pièces réservées. Tu as vu les portes « staff only » ? C'est là qu'ils se détendent ! D'ailleurs, on ira voir, histoire de discuter et de leur dire la chance qu'ils ont...

– Ça va être difficile, ils ne sont pas très bavards ! commenta Denise

– Ils sont supposés n'avoir que le vocabulaire du métier ! En fait, ça leur suffit. Tu as vu, ils sont asiatiques, indiens, africain...

- Il y a même des Portugais, je l’ai entendu parler...
- Ce doit être plutôt des Brésiliens, ils n’ont pas l’air européen...

Leurs tentatives de commerce équitable auraient pu s’arrêter là et, dès lors, ils n’auraient pu se contenter que de dire merci quand on les aurait servis mais une occasion se présenta à la fin d’une soirée. Enfin, deux heures du matin quand même !

Alors qu’ils quittaient la salle de jeux pour se diriger vers leur cabine, ils suivirent un jeune serveur qui marchait à pas pressés. Il était de type indien, concentré sur son plateau surchargé de vaisselle qu’il ne fallait surtout pas renverser. Les Martin lui emboîtèrent le pas sur quelques mètres jusqu’à la porte « Staff only » qu’il poussa en la retenant du pied pour protéger son plateau. Ce dont profita Robert, qui put glisser un œil curieux dans l’ouverture de la porte.

C’était la fin du service. Il eut la vision fugitive de serveurs avachis sur leur chaise, la tête dans les mains ou se massant les pieds, l’uniforme déboutonné, le col ouvert. On était loin de la tenue stricte et du sourire professionnel qu’ils avaient affiché toute la soirée. Un coureur de marathon avait plus de fraîcheur après ses quarante-deux kilomètres cent-quatre-vingt-quinze. Ce n’étaient quand même pas quelques heures de service qui les mettaient dans cet état ! Quelle tenue !

Robert se glissa à la suite du serveur qui ne le remarqua que lorsqu’il eut déposé son plateau. Celui-ci se figea, interdit, et regarda ses collègues qui n’avaient pas levé la tête, comme pour leur demander la marche à suivre. Parmi eux, Monsieur Martin remarqua les jeunes filles avachies sur leur chaise qui auraient pu être jolies si elles n’avaient pas eu les yeux au milieu de la figure.

– Ah, eh ben on s'emmerde pas, à ce que je vois ! Bonjour, moi c'est Robert... alors, la vie est belle en croisière ? Le costume, le champagne, les jolies collègues... C'est quoi ton nom ? ... Your name...

– Nyan-Nyan...

– Alors, raconte-moi un peu, Nyan-Nyan, c'est la vie de château, non ?

Les autres serveurs et serveuses avaient enfin relevé la tête et le regardaient, hébétés par la fatigue et trop crevés pour se formaliser de sa présence.

Denise Martin, qui tenait la porte et regardait la scène, fut brusquement tirée en arrière vers le couloir en poussant un cri offusqué. Un officier se tenait maintenant sur le seuil :

– Vous cherchez quelque chose ? Je peux vous rendre service ?

– Je voulais juste discuter...

– Je vous le déconseille : le personnel aime avoir son intimité ! Merci pour eux !

– Justement, je voulais les remercier...

– C'est très aimable. Je leur en ferai part. Vous regagnez votre cabine ! Bonne nuit Monsieur-Dame...

Les Martin s'éloignèrent.

– Tu as vu ? dit-t-il à Denise, il suffit qu'on ne les regarde plus pour qu'ils déboutonnent leur uniforme et qu'ils se laissent aller ! Ah, ils ont la classe ! Ils ne connaissent pas leur chance !

Mais tant de bonheur autour d'eux, cela devenait lassant. C'était un peu comme passer l'année sous les tropiques : c'est chiant, à la longue. Alors que sous les climats tempérés, comme on dit, l'année est assaisonnée. En hiver, on est impatient d'être à poil sur la plage, sous le parasol, un verre embué de thé glacé à portée de main. En été, on rêve de sport d'hiver, de flambée, de fondue. Ce qui est bon, ce n'est ni le chaud ni le froid mais

l'alternance du chaud et du froid. Il faut du froid pour sentir qu'on est mieux au chaud et du chaud pour redonner envie de se geler le pédoncule. Du bonheur sans un peu de changement pour le pimenter, ça devient de l'eau tiède. Heureusement, ils eurent bientôt l'occasion de se désennuyer.

Trois jours après leur départ de Dubaï, le Commandant fit savoir aux passagers que le lendemain ils feraient escale à Bombay où ils resteraient une journée : ils avaient donc intérêt à faire chauffer leurs camescopes.

Robert Martin put enfin préparer son équipement ad hoc : rangers, trekking bermuda avec poches à soufflet, chemise saharienne, gilet reporter avec poches secrètes et chapeau Stetson spécial tropiques pour crâne semi-chauve. Il se pavana dans leur cabine dans cet accoutrement afin que Denise puisse le retapisser sous toutes les coutures à coups de camescope. Il était magnifique.

Le lendemain matin, vers cinq heures, le « Belétron » sortait de la nuit pour entrer dans les eaux turbides et joliment bigarrées de déchets de Thane Creek, la baie qui sépare la presqu'île de Bombay du continent indien.

Laissant Denise à son éveil et sa toilette, Robert Martin était déjà sur le pont, le camescope en batterie pour filmer tout ce qui bougeait, c'est-à-dire tout sauf le bateau qui était le seul objet immobile dans le paysage de matériel d'acconage, de portiques mobiles et de transbordeurs qui défilait lentement.

N'eussent été la tiédeur et la moiteur de l'air ainsi que l'exotisme de l'odeur de poisson séché, il aurait pu croire se trouver dans le port du Havre, s'il n'avait fait l'effort que méritait cet événement, d'imaginer ce qu'il ne pouvait pas voir : l'Inde.

Néanmoins, il filmait comme s'il avait dû faire un exposé sur la manutention des conteneurs, ce qui est loin d'être un sujet anodin.

En effet, quel que soit le port où vous traînerez vos bottes, vous croiserez des conteneurs qui ont séjourné sur les quais les plus reculés du monde.

Inutile d'aller à Hambourg ou Rotterdam, alors que dans le moindre port de commerce fluvial vous pouvez rencontrer des récipients qui ont visité Papeete, Nouméa, Auckland, Sydney, Singapour... Ils ont tout vu !

Ah, que ne confieraient-ils pas, s'ils n'étaient pas aussi creux ! Quand vous pataugerez dans la boue du port de Gennevilliers, sous la pluie grisâtre, faites l'effort de visualiser tout ce que ces tas de ferrailles peuvent raconter, pour peu que vous ayez un peu d'imagination !

Mais ce n'est pas facile, je vous l'accorde, car ça ne sent ni la fleur de tiaré ni le niaouli. Cela sent la rouille, le gaz d'échappement froid et le pétrole lourd avec, en arrière-plan, des parfums de rats crevés et d'égouts engorgés. À se demander si c'est un remède contre l'exotisme ou, au contraire, un catalyseur de rêves ultramarins. Un désenchantement ou une ouverture vers le large.

Mais Robert Martin, lui, bien qu'il eût peu d'imagination, pouvait filmer les quais de Bombay tout en restant émerveillé par l'exotisme de ces cargaisons de conteneurs. Il est vrai qu'il n'était pas difficile à subjuguer.

Après le petit déjeuner, on s'enhardit à mettre un pied sur le quai. Ils choisirent l'excursion en bus, organisée par le croisiériste, plutôt que de risquer l'aventure de prendre un taxi tout seuls.

Ils avaient les poches pleines de roupies qu'ils avaient changées sur le bateau et la tête farcie des mises en garde contre les arnaqueurs malhonnêtes.

Moi, après avoir entendu ce qu'ils avaient entendu de ce dont ils devaient se méfier, je serais allé m'enfermer à double tour dans ma cabine, j'aurais pris un bon livre et j'aurais attendu que nous levassions l'ancre.

Je ne vous raconterai pas les circuits qu'ils firent dans Bombay, le Guide du Routard n'est pas fait pour les vaches sacrées, vous n'avez qu'à vous renseigner.

Je ne vous soûlerai donc pas avec la Porte de l'Inde, le Terminus Chhatrapati Shivaji, le musée Prince of Wales, la maison de Ghandi, la Fontaine Flora, la mosquée Haji Ali, le temple de Walkeshwar ou celui de Mumbadevi. Filez sur internet et faites comme moi : faites semblant d'y être allés.

Les pointilleux remarqueront que je n'ai pas cité les Grottes d'Éléphanta alors que ça vaut le selfy, paraît-il. Ce sera pour une autre fois.

On leur avait concocté des visites dans des quartiers bien pourris avec ce qu'il fallait de lépreux, de cul-de-jattes et de manchots pour leur rebooster le bonheur d'être riches et en bonne santé.

Ils ne firent pas l'aumône car on leur avait déconseillé de le faire et les Martin respectaient toujours les consignes. Mais c'était quand même dur de regarder au travers des mendiants en faisant semblant d'être intéressé par l'horizon derrière eux, bien qu'ils se fussent exercés, avant leur voyage, à regarder les gens comme s'ils étaient transparents. Je veux parler de mon licenciement.

Pour finir leur périple après une journée cahotante, on les mena au bidonville de Dharavi, histoire de leur enracailler l'excursion, puis aux lavoirs publics de Dhobi Ghat.

Je ne vais pas vous décrire les lieux en prétendant y être allé, ce n'est pas le sujet. À mon avis, cela aurait pu être un endroit plutôt propre si le tourisme n'y avait apporté ce qu'il faut de mendiants autour, pour se donner des états d'âme : je donne, je donne pas ? Si je donne, ça va remplir l'escarcelle d'un salopard, si je donne pas, le gamin va se faire casser en deux... Que faire, mon dieu, que faire ?

Ce dilemme fait partie du charme de l'endroit. C'est ce qui donne un parfum d'aventure à ceux qui sont venus pour faire l'Inde. Il y en a même qui croient que les mendiants sont payés par le gouvernement.

Cependant, à Dhobi Ghat, il n'y a pas que des gens qui tendent la main : il y a aussi des gens qui bossent avec. Des mecs qui font un boulot que personne ne voudrait faire parce qu'on aurait peur d'être méprisé d'avoir à le faire et non pas uniquement parce qu'il est dur ou dégueulasse.

Vous pouvez être le plus gros louseur du monde, quand vous traversez ce quartier, tout le mépris que vous pouvez avoir pour vous-même est comme lessivé, aspiré dans des cuves en béton où il se décante avant d'être emporté dans l'oubli. Aller à Dhobi Ghat, c'est un peu comme aller à Lourdes : ça vous requinque la déprime et vous en repartez, enchanté de vous-même.

Mais ce qui attira l'attention des Martin, outre le grouillassement des lessiveurs de chemises sales, de draps souillés ou de saris colorés, ce fut un visage qui ne leur était pas étranger.

– Robert ! s'écria Denise, regarde, c'est Nyan-Nyan !

Mais dans quel état ! On aurait dit qu'il avait siphonné toute la déprime dont vous vous étiez enfin débarrassée en venant vous encanailler à Dhobi Ghat.

Il sortait d'une ruelle, ou d'un égout à ciel ouvert, allez faire la différence ! Il avait l'air de porter toute la chcoumoune de Bombay et du sous-continent indien sur les épaules.

- Tu es sûre ? s'étonna Robert, c'est qu'ils se ressemblent tous !
- Oui, mais celui-là ressemble plus à Nyan-Nyan que les autres... Et il a un écusson du « Belétron » sur son T-shirt !
- Alors c'est Nyan-Nyan, cela ne fait aucun doute...

C'est à ce moment-là qu'ils reprirent l'idée d'entrer en contact avec le serveur. La pensée de taquiner Nyan-Nyan au sujet du quartier pourri où, selon toute vraisemblance, vivait sa famille les faisaient pouffer par avance. Histoire de parler du pays. Pour échanger, comme on dit.

Cela arriva le lendemain, alors qu'ils avaient repris la mer, après le petit déjeuner, quand ils prenaient leur élan pour s'élancer vers le déjeuner, sur le pont, à côté de la piscine, allongés dans une chaise longue. Ils étaient à peu près seuls et attendaient le serveur auquel ils allaient commander un verre.

Robert, qui parlait globish, cet anglais compréhensible dans le monde entier sauf en Grande-Bretagne et dans les pays du Commonwealth, avait essayé plusieurs fois d'engager la conversation avec Nyan-Nyan. Des amabilités qui ne mangent pas de pain, pour appâter la conversation. À chaque tentative, il recevait en retour un sourire professionnel, quoiqu'amical, sur lequel glissait toutes ses tentatives relationnelles.

Le jeune Nyan-Nyan venait donc vers eux pour prendre commande des consommations. Robert donna un coup de coude à Denise, vautrée à son côté :

- Attends, tu vas voir On va rire un peu !

Comme Nyan-Nyan attendait en silence, Robert s'adressa à lui en globish :

– Dis voir, Nyan-Nyan, tu sais qu'on t'a vu à Dhobi Ghat, alors que tu sortais de chez toi ? Une sacrée belle demeure, ta maison de famille ! Ton père doit-être quelqu'un d'important ! Ne dis pas le contraire, j'ai vu tout le petit personnel que vous employez pour entretenir les plates-bandes...

Nyan-Nyan resta impassible, sans répondre, à croire qu'il ne comprenait pas la langue, pourtant universelle, qu'utilisait Robert pour se foutre de sa gueule. Je veux dire, pour le taquiner.

À ses côtés, Denise pouffait de rire. Il avait un de ces humours, son Robert ! Elle crut opportun d'apporter sa pierre à la lapidation :

– Je n'ai pas vu le golf ! Il paraît que vous en avez un... En tout cas, c'est ce qu'a dit le guide ! Ou alors, c'est un terrain de cricket... ou de polo ? Je ne me souviens pas. Il faut dire qu'il avait un accent des faubourgs, une horreur !

– On t'a vu sortir de chez toi ! Ton père avait l'air furibard ! Tu es encore allé lui réclamer du pognon pour t'acheter un nouveau smartphone ?

– Vous avez choisi ? demanda Nyan-Nyan, ou voulez-vous que je vous apporte la carte des consommations...

Les Martin, morts de rire et ravis l'un de l'autre, finirent par commander leurs consommations et la vie reprit son cours sur le « Belétron ». Une vie qui aurait pu devenir ennuyeuse s'ils n'avaient pas eu ces conversations, à sens unique il est vrai mais tellement pleines d'humour, avec le jeune Nyan-Nyan.

Trois jours après être partis de Bombay, ils arrivèrent à Colombo qu'ils expédièrent comme ils avaient expédié l'escale précédente. Ils visitèrent plusieurs temples dont vous trouverez facilement les noms sur internet. Au quatrième temple qu'ils visitèrent, Robert fit rire Denise aux larmes en chantonnant, sur la marche virile des légionnaires : « Tiens, voilà du Bouddha, voilà

du Bouddha, voilà du Bouddha... ». Mon dieu, qu'ils étaient drôles et qu'ils profitaient bien de ce voyage qu'on leur avait offert ! Mais ils finirent quand même par s'ennuyer et se languir de revenir à bord et de recommencer à échanger avec Nyan-Nyan.

La vie sur le bateau reprit son cours. Prochaines escales : Rangoon, puis « Guda Ka Duniya », une île de l'archipel des Nicobar dont le nom signifie approximativement, si ce qu'il me reste de mon Hindi n'a pas dépassé la date de péremption, « Trou-du-Cul-du-Monde ». Enfin Pucket, dernière escale dans l'hémisphère Nord avant de passer la Ligne et de filer vers l'Australie. Avec toujours, tant que faire se peut, le même emploi du temps ronronnant, auquel ils avaient fini par prendre goût. Et puis il y avait Nyan-Nyan pour passer le temps.

Fatigue, maladresse ou précipitation, il arriva un jour que celui-ci éclaboussa légèrement le bras de Monsieur Martin en lui servant la boisson qu'il avait commandée alors que ce dernier consommait sa retraite bien méritée sous son parasol.

En d'autre temps, s'il avait été capitaine, Monsieur Martin l'eut fait suspendre par les pouces à la haute vergue de misaine. C'est du moins ce que pouvaient laisser penser les hurlements qu'il proféra à la suite de cette catastrophe, du style « non, mais qui c'est qui m'a foutu un abruti pareil ! Tu l'as acheté où, ton diplôme de serveur, chez celui qui t'a fourgué tes faux papiers ? » etc... etc...

– Ça ne va pas se passer comme ça, ajouta Denise, va te plaindre à l'officier, qu'il lui remonte un peu les bretelles...

– Ils embauchent n'importe qui, au prix que ça nous coûte...

J'en vois déjà, parmi vous, qui haussent un sourcil, en se disant in petto : « ...mais ils n'ont rien payé, c'est un cadeau qu'on leur a fait ! À cheval donné, on ne regarde pas les dents... » etc... etc...

C'est que vous n'avez pas bien compris que dans l'esprit de Monsieur Martin, cette croisière, c'était la plaque de muselet dorée du champagne qu'on avait fait péter pour lancer une retraite bien méritée.

Les mauvais esprits demanderont où est le mérite d'avoir travaillé quarante ans, sans licenciement, sans s'inquiéter, en grimpa tranquillement les échelons et en voyant grimper son salaire avec lui.

– ...Comment pouvez-vous ne pas trouvez extraordinaire, ce cadeau supplémentaire qu'on vous fait ? auriez-vous demandé. À quoi il aurait répondu :

– C'est tout simple : parce que cela m'est dû !

Et paf ! Prenez ça dans les dents, bande de louseurs qui disent merci quand on les paye pour leur travail...

Mais rassurez-vous, tout rentra dans l'ordre. Un officier, hélé par les cris de Robert et Denise, accourut à point pour régler le problème de cette faute de service.

– N'ayez crainte, Messieurs-Dames, nous allons prendre tout en charge. Vous pourrez aller vous choisir une chemise neuve dans la boutique, le temps que nous passions la vôtre au pressing !

Puis se tournant vers Nyan-Nyan :

– Tout cela sera prélevé sur votre salaire et vous allez faire des excuses à ces Messieurs-Dames ou vous serez consigné dans votre cabine jusqu'à la prochaine escale, lieu de votre licenciement !

Non mais des fois, qui c'est qui commande !

– Si ces Messieurs-Dames veulent bien m'excuser, dit Nyan-Nyan, cela ne se reproduira plus.

– C'est bon, c'est bon, accepta Monsieur Martin se rengorgeant dans sa dignité retrouvée, j'espère que cela lui servira de leçon ! dit-il à l'officier.

Puis se retournant vers Nyan-Nyan au visage impassible quoiqu'aussi souriant que d'habitude :

– C'est pour ton bien, mon petit, tu me remercieras un jour ! tu n'es pas bien, ici ? Qu'est-ce qu'il te manque ? Tu as tout ! À part ta famille, peut-être...

Nyan-Nyan, ne disait rien, toujours impassible, un sourire de bouddha couché sur les lèvres.

– Tu nous ferais pas une crise de vague à l'âme, toi ? Allez, ne pleurniche pas, tu la r'verras, ta mère ! Denise, tu sais quoi ? Ils s'écoutent trop, ces minots ! Moi, à son âge, j'étais au service militaire et je ne chougnais pas que ma famille me manquait ! Non mais des fois ! Et puis, entre nous, ta famille, c'est plutôt elle qui devrait avoir du vague à l'âme, quand on sait dans quel quartier elle croupit. Regarde un peu autour de toi !

Je crois que c'est à ce moment-là qu'il est temps que nous nous croisions, les Martin et moi. Il y avait deux jours que le « Belétron » avait quitté Colombo et l'affreux bateau de pêche vert qui naviguait ce jour-là au large du « Belétron » sur bâbord, s'était rapproché et les croisiéristes s'attroupèrent contre les lisses pour avoir une meilleure vue des passagers de l'embarcation entassés sur le pont qui faisaient des signes en agitant des turbans de couleurs criardes. Les Martin se joignirent aux badauds qui prenaient des photos de ce tableau pittoresque.

– Les couleurs sont magnifiques ! remarqua Denise.

– Oui, mais c'est dur à porter ! Tu me vois avec ça sur la tête ?

– C'est une question de circonstances ! J'adorerais voir un mariage indien, ça doit être magnifique. Je suis sûre que le costume indien t'irait très bien !

– Évidemment, quand tout le monde est habillé pareil, ça se remarque moins. J'ai toujours su porter l'habit, tu ne peux pas dire le contraire !

– Mais je ne dis pas le contraire et je confirme : tu portes très bien l’habit !

– Tiens, ils nous font coucou ! Fais leur coucou de la main !

Les Martin se trouvaient sur le pont promenade, à une quarantaine de mètres de la surface de l’eau. Plus bas, ils pouvaient voir le pont IV d’accès aux chaloupes de sauvetages qui se trouvait bien à vingt-cinq mètres au-dessous d’eux. Ce qui, si je prends ma calculette je pose cinq et je retiens un, fait aux alentours de quinze mètres au-dessus de l’eau.

– Robert, c’est pas Nyan-Nyan, en bas, près des chaloupes ?

– Oui, c’est lui ! Qu’est-ce qu’il fait là ? je lui ai commandé nos consommations il y a plus de cinq minutes ! Je me disais aussi que c’était long ! Il commence à en prendre à ses aises, il s’est trop habitué à ce qu’on soit gentil avec lui, ce garçon ! Trop bon, trop con ! Attends voir un peu comment je vais te me le rhabiller auprès de l’officier !

– Tu vas faire ça ? Ce coup-ci son compte est bon !

– Je vais me gêner !

– Regarde ce qu’il a à côté de lui... C’est pas des jerricans ?

– ...On dirait bien...

J’ai dit que c’était le moment où la ligne de mon destin et celle de celui des Martin allaient se recroiser. À tout croisement correspond un point commun et ce point, ce fut Nyan-Nyan car les deux bateaux n’étaient plus qu’à une petite centaine de mètres l’un de l’autre lorsque le jeune serveur enjamba la lisse avec ses deux jerricans et sauta à l’eau d’une hauteur de quinze mètres, quittant le navire où les Martin avaient donné le meilleur d’eux-mêmes.